

DES CENT FLEURS AUX MILLE VISAGES

Décembre 1965, décembre 1976 : voici les deux premiers numéros de "Flash 43". Ma modeste signature y côtoie celles de Jacques Barrot, de Charles B., du docteur Gérard Roche, de Roger Fourneyron, de Jean Guillaumot, de Claude Rue... Peu après la mort de Mao qui avait si fortement souhaité "que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent", mon article sur la "Liberté double et indivisible" dénonce la dualité et l'unilatéralité des conceptions de la liberté qui inspiraient alors louanges et dénigrements du "grand timonier".

« Dans mille ans – avait dit Mao à Edgar Snow – les gens riront de Marx, de Lénine, de moi-même ». Et dans "Le Nouvel Observateur" de septembre 1976, K. S. Karol commentait : « Pourtant, même dans la société de demain, sous le communisme, on se souviendra de Mao, parce qu'il restera, dans un siècle marqué par tant de drames du mouvement ouvrier, comme celui qui aura su rallumer l'espoir de la révolution dans le monde ».

Peut-être ne sommes-nous pas entrés dans la "société de demain" ; toujours est-il que nous ne sommes pas encore "sous le communisme",

et que sans pour autant rire de Marx, de Lénine ni de Mao, force est de reconnaître que le cercle magique dans lequel ils avaient enfermé le débat sur l'homme et la société s'est insensiblement dissous : n'est-ce pas désormais la question de notre rapport à la nature et l'ambivalence du "procès de personnalisation" qui hantent les esprits ?

Liberté d'intégration et liberté d'indépendance

En ce temps-là, la suppression de la propriété privée des moyens de production et la construction d'une société socialiste étaient à l'ordre du jour ; d'aucuns dissertaient doctement pour savoir s'il existait en U.R.S.S. de véritables classes sociales ; les rapports dialectiques entre les libertés formelles et les droits réels inquiétaient : l'extension des seconds ne justifierait-elle pas la limitation, voire l'extinction de celles-là ?

Il n'était pas alors inutile de souligner que la vraie liberté a nécessairement un double visage, celui de l'intégration, comme existence d'une totalité homogène au sein de laquelle on se sente "chez soi", et celui de l'indépendance, comme séparation des pouvoirs et distinction des sphères d'activité, et que

prétendre sacrifier l'une au bénéfice de l'autre ne conduit qu'à la ruine de l'idole unilatérale que l'on pensait pouvoir servir de manière exclusive.

La gigantomachie dans laquelle s'affrontaient les différents modes de production laissait peu de place à l'individu ; portée, et déportée, par un "procès sans sujet", la personne humaine perdait toute autonomie au sein des structures qui régissaient au dire de beaucoup tous les domaines de la culture. L'extension du modèle linguistique dont les maîtres avaient proclamé que la langue était une forme, et non pas une substance, il n'y a de signification que dans et par le système des différences, enlevait toute consistance propre et surtout toute intériorité authentique aux éléments humains considérés hors du maillage des relations systémiques. Quant à la diachronie, à la succession des configurations, il ne fallait y lire nulle continuité véritable, nulle progression peu ou prou finalisée, mais seulement le remplacement inopiné et indéductible d'un agencement par un autre, comme peuvent se succéder sans entretenir aucun lien causal les rosaces géométriques d'un kaléidoscope.

Toute problématique s'inscrivait de façon élective dans un champ que délimitait une double extension, dans un premier temps celle de la nature, au bénéfice du culturel, celle de l'individu ensuite, au bénéfice du collectif et du structural. L'exténuation progressive de cette double exclusion semble bien être la cause prochaine du dépaysement et du hiatus que la pensée a connus au cours de la dernière décennie.

La mère Nature chasse-t-elle la maternité ?

Bien loin de traiter la nature comme un réservoir de matériaux inertes auxquels l'homme prométhéen – éventuellement socialiste – peut impunément imposer sa volonté, la plus récente "révolution culturelle" consiste précisément à mettre la nature au centre de la culture et à faire du respect pour la nature la pierre de touche d'une civilisation authentique : toute culture qui méprise et saccage la nature n'est que barbarie, et si civilisation il doit y avoir, elle doit prendre la nature à la fois comme paradigme et comme cause finale. La nature devient un authentique sujet de droit qu'il faut respecter, aimer et même vénérer. Autant dire une divinité dont tous, même le philosophe, ne doivent parler qu'en termes lyriques, aux accents mystiques.

Lorsque Marx présentait la mission historique et salvatrice du prolétariat, il n'hésitait pas à reprendre, presque mot pour mot, le texte sacré du Second Isaïe : pour le matérialisme historique la figure du Serviteur de Yahvé – tout comme le Christ rédempteur –, n'était plus que l'annonce de "cette classe dont les chaînes sont radicales", de "cette catégorie qui est la dissolution de toutes les catégories", de "cette sphère qui possède un caractère universel de par ses souffrances universelles et contre laquelle est perpétrée l'injustice absolue", "cette sphère (qui) constitue en un mot la perte totale de l'homme, et (qui) ne peut donc se reconquérir elle-même que par la reconquête totale de l'homme" (Critique de la philosophie du droit, de Hegel).

Une telle profanation au sens précis du terme, c'est-à-dire l'utilisation du sacré pour penser le profane en croyant l'anoblir, renaît tout récemment sous la plume du philosophe Michel Serres qui pour adresser à la Terre, vierge et mère de tous les vivants, pastiche des Litanies de la Vierge. Qu'on en juge : « (...) la mère, ma mère fidèle, notre mère cénobite depuis que le monde est monde, la plus lourde, la plus féconde, la plus sainte des aïres maternels, masse chaste parce que seule depuis

toujours, enceinte, vierge et mère de tous les vivants, mieux que vive, matrice universelle non reproductible de toute vie possible, miroir des glaces, siège des neiges, vase des mers, rose des vents, tour d'ivoire, maison d'or, arche d'alliance, porte du ciel, salut, refuge, reine entourée de nuées (...) la seule consolatrice de toutes nos afflictions » ("Le contrat naturel", Paris, mars 1990, P. 186-187).

Beaucoup aujourd'hui ne pensent qu'à célébrer ce grand office de la nature, mère virginale, alors que dans ce même temps, les progrès de la biologie et des techniques médicales de plus en plus sophistiquées engendrent doute et interrogation sur la nature de la Mère : une intervention de plus en plus insolente au cœur même des processus de fécondation et de gestation tend à dissoudre ou même à faire éclater la notion même de maternité : pour François Dagognet, s'il est vrai que "la grossesse" (...) tisse, en effet, des liens difficiles à déchirer entre la mère et le fœtus, (...) il n'en faut pas moins briser également le "concept de maternité" ("La maîtrise du vivant", Hachette, 1988).

Il semble que la crainte respectueuse ou même l'épouvante sacrée que chacun devrait éprouver à la simple idée d'agir sur la Mère Nature universelle, ne soient plus de mise dès lors qu'il s'agit d'intervenir sur la source naturelle de la vie humaine : il n'est plus de moratoire qui vaille, congélation de sperme, puis d'embryons, réductions d'embryons implantés, transferts, diagnostics anténatals, dons d'embryons à la science ou à un autre couple, rien ne reste durablement interdit des lors que prévaut la logique de l'efficacité et de l'utilitarisme immédiat. Quotidiennement les problèmes de bioéthique "interpellent le grand public, et les Comités d'éthique médicale de tous niveaux pullulent de par le monde, achoppant sans cesse sur la question fondamentale de la nature de la personne humaine.

Individu sans visage ou personne aux mille visages ?

Dans la société post-moderne si bien décrite par Gilles Lipovetsky en 1983, il n'est plus de véritable projet collectif, unique et universel, l'impérialisme du vrai est refusé : nous voici désormais en présence d'une pluralité irréductible, non totalisable, d'options fondamentales. La personne humaine ne risque donc plus d'être étouffée par quelque totalitarisme s'érigant en police des pensées et des sentiments. Mais cette culture post-moderne dans laquelle nous baignons n'est pas seulement

refus du collectif et valorisation narcissique du "procès de personnalisation", elle est aussi refus de sacrifier le présent au futur, mépris de l'unité intégrée, attachement au divers éclaté : l'individualisation des comportements et des idées est en même temps un procès de désunification, d'éclatement de la personnalité. Chacun n'est que patchwork, bigarrure : nulle idée directrice ne doit nuire à la juxtaposition du disparate ; les notions d'orientation, de direction, de sens sont dévaluées, remplacées par la succession et la sommation : toujours plus, toujours autrement. Tout n'est que contrats temporaires, parole à géométrie variable.

Cette individualisation dépersonnalisante stérilise tout engagement véritable, non seulement au sein d'un universel – classe, nation ou église –, mais également envers autrui puisque celui-ci n'ayant dans sa réalité vécue ni véritable continuité, ni authentique unité, ne saurait servir de terme à une volonté ferme et énergique.

Mais, comme une grâce inespérée, voici que l'éthique et la métaphysique se sont trouvées réconciliées et solidaires dans l'œuvre d'Emmanuel Levinas dont la notoriété justifiée fut injustement tardive. Irréductible au Même, inassimilable dans un système, l'avènement d'Autrui – comme visage qui signifie et comme Parole qui appelle, qui vient nous toucher et déstabiliser notre naïve et native assurance – nous ouvre à l'univers du sens et nous fait responsables, obligés de répondre de l'Autre et pour l'Autre. Cette expérience singulière de la dette infinie fonde l'obligation d'œuvrer pour la justice, non seulement parce qu'autrui est plusieurs, mais aussi parce que chacun de nous est responsable de ce qui peut arriver à cet autre, tout particulièrement dans ses rapports avec les autres. Ainsi l'exigence et l'urgence d'une mise en œuvre, non seulement scientifique, mais aussi et surtout sociale et politique, de la raison née dans la théorie grecque, ne trouvent leur fondement suffisant que dans l'écoute de l'Autre si caractéristique de la foi juive.

Alors que nous abordons la dernière décennie du 20^e siècle, sachons que les combats ne sauraient être vains si, abjurant toute idolâtrie de la classe, de la race ou de la nature, nous assumons ce double héritage inestimable, la sagesse des Grecs, et la Parole de Dieu. Ainsi armés, bien loin de pleurer les "cent fleurs" imprudemment promises et si tôt fanées, comment n'entendrions-nous pas l'appel de l'Autre aux mille visages ?

Serge MONNIER.